L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 14 NOVEMBRE 1895. Fondée le 1er septembre 1827

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI, 14 NOVEMBRE 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

☞Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 3e page.

Le Paris des Etats-Unis.

Tout récemment, un de nos concitoyens qui occupe dans le monde financier une haute position, M. Isidore Newman, retour d'Europe, faisait aux lecteurs d'un de nos grands journaux de langue anglaise, part de ses impressions, de ses émerveillements au spectacle des belles choses qu'il avait vues de l'autre côté de l'Atlantique ; de l'ordre parfait, de la propreté presqu'immaculée qui y règnent partout, non seulement dans les rues des grandes cités, mais dans toutes les voies de communication, villes et campagnes ; puis, jetant un regard sur la Nouvelle-Orléans, il énumérait complaisamment, il vantait pompeusement les avantages qu'elle tire de son climat, de sa topographie, de sa situation géographique, de son fleuve, etc ; et il se demandait, avec raison, comment on n'en faisait pas—ce qui est la chose la plus facile du monde—un véritable "Paris des Etats-Unis." C'est sa propre expression, que nous reproduisons avec d'autant plus de plaisir, qu'elle exprime parfaitement notre façon de penser.

Hé, oui ; M. I. Newman a raison. La Nouvelle-Orléans devrait être le Paris de l'Amérique, le rendez-vous de tous les richards, de tous les hommes de loisir, pendant l'hiver, en général, et, en particulier, pendant l'automne—une saison incomparable à la Nouvelle-Orléans. Oui, à partir du 1er octobre jusqu'après le Carnaval, notre bonne ville, aujourd'hui si délaissée, notre bonne ville que tout le monde fuit, devrait regorger d'étrangers opulents, élégants, sachant dépenser intelligemment leur argent et jouir des plaisirs les plus élevés de la vie humaine.

Franchement, que fait-on de cette saison, qui n'a sa pareille nullepart ailleurs ? Rien, absolument rien. Nous nous trompons ; on en fait un objet de répulsion pour tous ; si bien qu'à peine arrivés, tous voudraient en être repartis. La plupart de ceux qui y viennent pour des affaires qui devraient les retenir, ici, de longues semaines, des mois entiers même, se hâtent de les bâcler en quelques jours, pour pouvoir sortir au plus tôt de ce cloaque infect, de ce nid à poussière, de cet antre où règnent le "brass knuckle" et le revolver.

Si encore nous avions quelques distractions artistiques pour égayer les esprits et satisfaire les besoins des intelligences cultivées. Mais rien ; rien que quelques troupes nomades, recrutées au hasard, qui se succèdent sans ordre et sans suite, où brille parfois quelqu'étoile de seconde grandeur au milieu de nébuleuses de non-valeurs, et chez lesquelles quelques rares bonnes comédies viennent alterner avec des farces grossières et de burlesques pantalonnades.

Nous avions un opéra français qui se tenait tant bien que mal sur ses pieds ; nous l'avons laissé crouler sous le poids des fautes d'impresarii de hasard, qui savaient si peu leur métier que, même en exploitant notre crédulité, ils se sont montrés incapables de faire leur propre fortune. Notre ville est aujourd'hui plus triste, plus maussade que jamais. Vrai, si nous voulons faire de la Nouvelle-Orléans le Paris des Etats-Unis, nous n'en prenons guère le moyen.

LE DOCTEUR HAFFKINE

—ET LA—

VACCINATION.

Ces jours derniers, on annonçait le retour à Paris de M. Haffkine, ce savant russe autrefois attaché à l'Institut Pasteur, et qui, il y a environ trois ans, était allé aux Indes étudier sur place, dans ce pays où la terrible maladie règne à peu près en permanence, certain procédé de vaccination anticholérique dont, après le docteur espagnol Ferran, il s'était fait l'apôtre.

La campagne prolongée du docteur Haffkine avait été, disait-on, couronnée de succès et l'enthousiasme soulevé aux Indes allait jusqu'à lui décerner le lourd surnom de "Jenner de l'Inde."

En ce moment surtout, où le choléra sévit au Maroc, à Tanger même, c'est-à-dire à quelques heures de la côte espagnole, la nouvelle valait bien une enquête précise. Un reporter du *Matin* est donc allé à l'Institut Pasteur questionner à ce propos M. Elie Metchnikoff, assurément le plus autorisé des pasteuriens actuels, en ce qui concerne la question du choléra.

M. Metchnikoff, qu'il a trouvé justement en train d' "autopsier" de jeunes lapins, morts du choléra, a sans retard, avec une bonne grâce extrême, donné les renseignements suivants, qu'il est utile de reproduire, ne serait ce que pour épargner des désillusions douloureuses aux foules contagionnables.

—"Tout d'abord, a très nettement déclaré M. Metchnikoff, il ne faut pas s'enthousiasmer outre mesure.

"La méthode des vaccinations employée aux Indes par M. Haffkine, méthode qui n'est autre, du reste, que celle préconisée jadis par le médecin espagnol Jaime Ferran, est loin d'être définitive, et M. Haffkine est le premier à le déclarer très sincèrement dans son rapport.

"Ce document, très volumineux—il contient des renseignements relatifs à plus de 40,000 personnes vaccinées—comporte nombre de points insuffisamment expliqués.

"Avec les statistiques, vous ne l'ignorez pas, on obtient toutes les réponses que l'on veut ; le tout est de savoir les faire parler.

"Or, les statistiques de M. Haffkine, en bien des points, auraient besoin d'être accompagnées de notes explicatives qui font défaut, et sans lesquelles aucune conclusion définitive n'est recevable. De leur examen, il résulte bien que chez les vaccinés le chiffre de la mortalité et aussi le nombre des individus atteints par la maladie ont diminué ; mais cet abaissement favorable a été relativement faible et notablement inférieur aux résultats obtenus jadis en Espagne par M. Ferran. Or, il est à noter que ce dernier faisait ses inoculations, qui ont porté sur environ 50,000 personnes, en pleine période d'épidémie cholérique, tandis que M. Haffkine n'a vacciné, dans des foyers d'épidémie, qu'un nombre relativement faible de sujets, 5,000 seulement sur la totalité de ses inoculations. D'après les conclusions mêmes de son rapport, le meilleur résultat qu'il ait obtenu se rapporte à un régiment, à Cawnpore, dans lequel tous les soldats vaccinés treize mois auparavant sont demeurés indemnes, tandis que dix-neuf cas de choléra survenaient parmi les non-vaccinés.

Le fait, au premier abord, semble encourageant !

"Mais, fait observer de suite M. Metchnikoff, il est d'autant plus difficile d'attribuer cette immunité aux vaccinations préventives que, même chez les animaux, lorsqu'elles paraissent efficaces, elles ne protègent que pendant quelques mois.

"Les cobayes perdent leur immunité acquise au bout de trois ou quatre mois. Deux personnes, vaccinées par M. Haffkine à Paris, se sont, six mois après, soumises volontairement à l'absorption de vibrions cholériques. Toutes d'eux ont été prises de diarrhée, à peu près comme leur "témoin", qui n'avait jamais été vacciné.

"En résumé, les injections sous cutanées de cultures cholériques vivantes ou stérilisées qui constituent justement la vaccination anti-cholérique de M. Haffkine, aussi bien que celle de M. Ferran, ne semblent point appelées à constituer le remède cherché contre le choléra.

—Mais ce remède, a-t-on espérance de le trouver un jour ?

—"Assurément, et peut-être bien avant qu'il soit longtemps.

"Mais, par exemple, il ne faut pas s'étonner si les méthodes qui ont été si fécondes quand il s'est agi de combattre certaines affections, telles que la diphtérie, n'ont point ici donné de résultats définitifs.

"C'est que le cas n'est pas le même.

"Dans la diphtérie, comme dans les affections analogues, on a à lutter contre des microbes évoluant à l'intérieur même des tissus vivants. Dans le choléra, au contraire, les bacilles vulgaires se développent dans le tube digestif, *en quelque sorte à l'extérieur de l'organisme*, qu'ils empoisonnent de leurs sécrétions ou toxines absorbées au travers des muqueuses intestinales.

"Le mécanisme du processus morbide et sa nature aussi, vous le voyez, sont très différents des infections bacillaires relevées dans certaines autres affections microbiennes.

"Les modes de traitement, en conséquence, doivent pareillement être différents."

Et ces explications données d'une façon si nette et si simple, M. Metchnikoff se remit à ses études, fouillant de son scalpel les entrailles redoutables de quelques jeunes lapins morts depuis peu du choléra.

UN ATTACHÉ MILITAIRE.

Le capitaine de Pimodan, attaché à l'état-major de l'armée, est nommé attaché militaire au Japon.

Le capitaine de Pimodan, qui a reçu, encore au berceau, le titre de duc de Harcourt de La Vallée de Pimodan conféré par le pape Pie IX, est le fils du général marquis de Pimodan, tué héroïquement à la bataille de Castelfidardo.

L'HOMME AGONISANT.

Il y a bien quarante ans qu'un critique couronné a affublé l'empire ottoman du titre attristant de "l'homme malade." Eh bien, l'homme malade n'est pas encore mort ; mais il n'en vaut guère mieux, et on peut l'appeler, à l'heure qu'il est, l'agonisant ; car il est bien près de rendre le dernier soupir. Il est entré dans cette période comateuse d'où l'on ne sort jamais que pour tomber dans le néant.

Certaines gens lui croyaient encore quelque vitalité. Ce qui se passe actuellement en Orient, depuis le nord de l'Anatolie jusqu'au fond de l'Arabie, prouve bien que tout est fini et que l'Europe n'a plus devant elle qu'un cadavre qu'aucune opération galvanique ne peut rappeler à la vie.

La vérité, c'est que l'Empire turc serait mort de lui-même, depuis plus de vingt ans, si la rivalité des puissances européennes ne l'avait soutenu. Il ne conserve une ombre d'existence, que parce que l'Angleterre empêche la Russie de lui donner le coup de la mort, que parce que la Russie interdit à l'Angleterre de l'étouffer, que parce que les puissances européenes le protègent contre les assauts de l'intérieur et les révoltes de ses provinces. Il n'y a plus qu'un simulacre d'Empire à Constantinople. Tout le pouvoir est entre les mains des chefs d'escadres qui stationnent à l'embouchure des Dardanelles.

Abdul Hamid n'est pas du tout l'idiot que l'on nous représente dans les dépêches de chaque matin, fermant les yeux pour ne pas voir ce qui se passe, se bouchant les oreilles pour ne pas entendre ce qui se dit. Il vaut mieux que cela. C'est même un diplomate assez habile ; il l'a prouvé maintes fois dans des circonstances très difficultueuses. Mais il a les pieds et les poings liés, il n'est pas maître chez lui. Il voit tout, il entend tout ; il sait tout ce qu'il faut faire, mais il est frappé d'une irrémédiable paralysie. Il est dans la même situation que ces cataleptiques, qui se rendent un compte exact de ce qui se passe autour d'eux, qui se sentent ensevelir, mettre au cercueil, descendre dans la tombe, et ne peuvent rien, absolument rien, pour sauver leur existence—le plus horrible des supplices !

Le Sultan n'ayant ni armée à commander, ni argent pour la payer, il faut bien que les puissances fassent sa besogne pour lui. Cela, c'est l'intervention, c'est l'entrée sur le territoire, c'est la prise de possession. Soit ; mais par qui ? Par la Russie ? l'Angleterre l'interdira. Par l'Angleterre ? la Russie s'y opposera. Par la France ? Personne ne le souffrira. L'histoire de la prise de possession de l'Egypte par la Grande Bretagne est trop fraîche dans les mémoires pour que les puissances puissent permettre à une seule d'entr'elles de faire un pas en avant, sans que chacune d'elles n'en fassent autant de son côté.

Sera-ce alors par les trois ou quatre puissances ensemble ? encore moins ; jamais elles ne s'entendront sur ce terrain. L'occupation simultanée, c'est la guerre inévitable, fatale, à courte échéance, si ce n'est le jour même de l'occupation. Une seule chose pourrait sauver la situation, ce serait, entre les puissances, un accord parfait, fruit d'une abnégation héroïque de la part de chacune d'elles—ce qui est à la fois une impossibilité et une absurdité. Nous laissons au lecteur le soin de tirer la conclusion.

L'Horoscope du Cabinet en France.

L'inévitable petit papier qu'on voit surgir à chaque formation de cabinet.

CE QUE DURERA LE MINISTÈRE ?

Bo U rgeois
Cavaig N ac

Me S ureur
Vig E r
Do U mer
Berthe L lot

Co M bes
Lockr O y
E I card
Guyot-De S eigle.

LES AFFAIRES DE CŒUR

—DE LA—

REINE DE MADAGASCAR.

On a appris dernièrement, par les communications du général Duchesne, que les Français venaient de déposséder le premier ministre de Madagascar, Rainilaiarivony, un vieux bibe septuagénaire qui avait épousé successivement trois reines, et qu'ils avaient remplacé cet ennemi avéré de la France par un autre macrobien, Rainizimbazafy (prononcez Rainesimbazaf), ainsi chargé d'ans, sinon d'antipathies pour la France. D'où une question se pose : Le titulaire actuel succède-t-il à son prédécesseur dans toute l'étendue de ses fonctions ? Où se limite son portefeuille ?

Des gens sont persuadés qu'une loi maddoïsse impose cette union intime du pouvoir royal et du pouvoir exécutif, gémir sur le peu de galanterie dont aurait fait preuve la République en pareille circonstance. Eh quoi ! toujours des retraités !..... Pauvre Ranavalo !.....

Que les cœurs sensibles se rassurent. Ranavalo devient une jeune divorcée entièrement libre de sa main, ce qui fera rêver plus d'un sergent-major de l'expédition. Quant l'accident qui l'avait, troisième du nom et troisième de la série, fait tomber entre les bras de ce vieux collectionneur de Haililalarivony, voici comment l'expliquent MM. Martineau et Alfred Grandidier, deux des hommes les mieux documentés sur l'histoire de Madagascar.

Il faut savoir d'abord que, dans l'île, le sceptre se transmet non de mâle en mâle par ordre de primogéniture, mais par simple désignation du monarque défunt. La seule condition est que l'héritier ou héritière de la couronne soit "sanakandriana", c'est-dire de race noble, descendant des Malais conquérants, et non un simple Hova, ou personne libre, descendant des chefs de la peuplade qui habitait l'Imérina et fut soumise par les Malais.

Pour ne pas remonter au Déluge, au commencement de ce siècle, Radama Ier choisit pour lui succéder une de ses douze femmes, Ranavalona Ire. Celle-ci, pour affermir son pouvoir, jugea bon de liquider les parents de son défunt époux et de s'entourer de ministres hovas, qu'elle espérait plus dociles à ses volontés, comme appartenant à une caste inférieure. Elle choisit un bel homme, Rainihars, et lui accorda une faveur sans bornes, qu'elle reporta, à la mort de celui-ci, sur ses deux fils, Rainivoninahitriniony et Rainilaiarivony, le *cujusdam*, comme disent les juristes.

Malheureusement, Ranavalo Ire était mortelle aussi. Quand elle eut rejoint dans la tombe ce roi de qui elle tenait le diadème, son fils Radama II n'eut rien de plus pressé que de rendre à la vie privée les deux amis de sa maman. D'autre part, souverain maladroit, il accumula gaffes sur gaffes, et les deux compères en profitèrent pour se mettre à la tête d'une révolution qui détrôna Radama II, lequel en 1860 fut, comme traître à la patrie, *étranglé* dans sa prison—les lois interdisent en effet de verser le sang royal.

Voilà deux frères maîtres incontestés de la place, mais sans pouvoir l'occuper eux-mêmes. A ce moment ils se disent : "Si nous appelons au trône un prince sanakandriana, il cherchera à nous évincer et, à notre tour, nous pourrons bien laisser notre peau dans une révolution. Prenons une princesse, la plus niaise et la plus dénuée de volonté qui soit : avec elle le danger est bien moindre."

La veuve du traître à la patrie, Rasoherina, remplissait absolument les conditions requises. Elle fut investie et gardée à vue pendant toute sa vie comme une sorte de prisonnière. Mais Rainilaiarivony s'avisa alors que son aîné, vous savez, celui qui a un nom d'un kilomètre, était aussi un rival encombrant. Il sapa son autorité, le fit déclarer d'association et condamner à mort. Ce gentleman aura été exécuté sans les instances du consul M. Laborde et des missionnaires européens, qui obtinrent qu'on le mît seulement aux fers et qu'on l'envoyât dans un fort du Sud.

Des lors, Rainilaiarivony s'empara du titre de premier ministre que possédait jusque-là son frère, et, comme il était déjà lui-même commandant de la force armée, il résuma en lui toute l'autorité active du pays. Au décès de Rasoherina il prit pour la remplacer celle des princesses sanakandriana dont le physique lui agréa le plus : ce fut Ranavalona II. Celle-ci morte, il choisit dans les mêmes conditions Ranavalo III, la reine actuelle, à cette nuance près qu'au lieu d'en être l'amant il devint son époux morganatique officiel, s'étant converti, pour la circonstance, au protestantisme.

C'est bien le cas de dire : "Oh ! la sale bête !....." Mais le voici "dégommé", que la presse lui soit clémente ! Quant à la jeune Ranavalo, on peut juger, d'après l'exposé qui précède, combien elle doit se trouver joyeuse d'être, grâce aux pioupious français, débarrassée de son vieux criminel.

LA TOUSSAINT A PARIS.

Les visites aux divers cimetières de Paris ont été nombreuses cette année, le jour de la Toussaint ; voici comme elles se sont reparties : Père-Lachaise, 82,670 ; Montmartre, 23 300 ; Montparnasse, 49,000 ; Saint-Ouen (nouveau), 48 000 ; Saint-Ouen, ancien, 7,000 ; Ivry parisien, 45,000 ; Clichy Batignolles, 10,000 ; Bercy, 2,500 ; Grenelle, 500 ; Vaugirard, 1,200 ; Passy, 3,250 ; Auteuil, 1,660 ; Saint-Vincent, (Montmartre), 940 ; La Chapelle, *extra muros*, 300 ; Saint Pierre de Montmartre, 3,400 ; La Villette, 1,150 ; Charonne, 450 ; Bellevue, 770.

Dans le cimetière du Nord, communément appelé Montmartre, sont en grand nombre de tombes célèbres, entre autres celles du général Godefroy Cavaignac, d'Emile de Girardin, de Théophile Gautier, d'Alfred de Vigny, de Mme Récamier, de Rouvière, d'Offenbach, de Stendahl, d'Henri Murger, où une Muse effeuille des roses sur la pierre plate qui recouvre les restes du chanteur de la bohème. La est également le tombeau un peu prétentieux d'Alphonsine Plessis, celle qu'Alexandre Dumas fils devait immortaliser dans la *Dame aux Camélias*, sous le nom de Marguerite Gautier.

Le peintre Ary Scheller a, lui aussi, son monument au cimetière du Nord ; le romancier Léon Gozlan y repose, presque en face de l'impeccable poète Théophile Gautier.

En Suisse :

—Garçon, votre gruyère est détestable....il sent le rance....

—Mais oui, monsieur....le rauz des vaches.

LE DUC DE CAMBRIDGE.

Le duc de Cambridge a fait, il y a quelques jours, ses adieux aux officiers de l'état-major général et aux officiers du ministère de la guerre. L'ancien commandant en chef de l'armée anglaise paraissait très affecté. C'est d'une voix émue que Son Altesse Royale a remercié les généraux et officiers supérieurs de leur concours pendant sa longue mission.

S. A. R. le feld-maréchal duc de Cambridge, comte de Tipperary et baron Culloden, né le 26 mars 1819, est le fils du prince Adolphe-Frédéric, septième fils du roi George III et de la princesse Auguste Wilhelmina-Louise de Hesse-Cassel.

Colonel en 1837, il fut nommé major général en 1845 et lieutenant-général en 1854, lorsque lui fut conféré le commandement des Highlanders et des Guards, qui faisaient partie de la première division de l'armée de Crimée. En 1856, à la mort du vicomte Hardinge, il fut appelé au commandement en chef de l'armée anglaise.

Une des plus belles pages de la carrière militaire du duc de Cambridge fut à la bataille de l'Alma où, à la tête de ses cavaliers, il chargea les colonnes russes. C'était la première fois qu'il allait au feu : il resta impassible au milieu du terrible carnage. A la bataille d'Inkermann, il eut son cheval tué sous lui et dut la vie au dévouement d'un soldat qui lui fit rempart de son corps contre les baïonnettes russes jusqu'à ce qu'il pût monter sur un autre cheval.

Pendant son long commandement, Son Altesse Royale a montré une sûreté de vues et une énergie qui lui donnaient une grande autorité. Intraitable sur la discipline, il n'hésita pas à faire juger les officiers des grenadiers de la garde qui se rendirent coupables d'insubordination en 1889. Jugés par la Cour martiale, ils furent condamnés au *hard labour*.

Le duc de Cambridge pensait que les soldats doivent faire un long service pour devenir d'excellents combattants et il était opposé au service de trois ans. Il disait qu'un militaire retourné à la vie des champs, à l'industrie ou au commerce, perd l'entraînement nécessaire aux rudes fatigues de la guerre.

Ajourné au dégel.

Le dénouement de la crise ministérielle qui couve en Danemark, a été ajourné au dégel, c'est-à-dire au printemps prochain. D'ici là, on vivra sur le pied de la trêve de Dieu. La Chambre terminera pacifiquement sa besogne réglementaire et quand la session sera close, le ministre de la justice actuel, qui a été l'artisan de la dislocation ministérielle, passera à la cour de cassation. Le ministre de la guerre et le ministre des finances rentreront dans la vie privée, le ministre des affaires étrangères changera de portefeuille et le nouveau président du conseil qui dirigera à cette concentration sera un conservateur, le comte Magens Figs. Sans doute, on peut conserver des doutes sur l'exécution d'un programme, sinon politique, tout au moins gouvernemental, à six mois de vue, mais le froid a des effets surprenant et on sait que l'on a pu trouver encore savoureuse la chair du mammouth extrait, en 1770 en Sibérie, de la glace où il était conservé depuis 10,000 ans. Les Danois ont donc une façon septentrionale de sentir et d'apprécier les choses qui leur permet de se payer le calme dans l'agitation et le *statu quo* dans la crise.

Le centenaire du Conservatoire.

On vient de demander à M. Ambroise Thomas si le projet de célébrer le centenaire du Conservatoire était abandonné.

—Le projet n'a été nullement abandonné, a répondu M. Ambroise Thomas. Et il est même possible que ce centenaire soit célébré au mois de décembre. Je l'espère, du moins, et je vous dirai même que je vais m'y employer de toutes mes forces.

"L'autre soir, au banquet du centenaire de l'Institut, M. Poincaré m'en parlait justement. Je lui dis que, à mon avis, ce centième anniversaire de notre fondation devrait être marqué par un concert qui aurait lieu soit au Trocadéro, soit à l'Opéra, à l'Opéra de préférence.

"Pour le programme des fêtes de l'Institut, j'ai pensé à Méhul, qui fut le premier compositeur académicien, et à Gounod, qui est le dernier que la mort nous ait enlevé. Je tâcherai d'élaborer le programme de la fête du Conservatoire avec le même soin, car je voudrais que tous ceux qui ont été l'honneur de notre institution : les Auber, les Hérold, les Fromenthal Halévy, fussent représentés par un fragment de leurs nombreux chefs d'œuvre, sans oublier les grands maîtres classiques."

DEPECHES

Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

NOUVELLES ETRANGÈRES.

LA SITUATION EN TURQUIE.

Une Réponse de Tewfik Pacha.

UN NOUVEAU CABINET.

Nouvelles Mensongères.

Protégés Français Assassinés à Malatiah.

L'Ambassadeur de France.

—LES—

ESCADRES EUROPEENNES.

Les Missionnaires Américains en Danger.

Situation Grave à Zeitoun.

Brochures Révolutionnaires répandues en Asie-Mineure.

Les Jeunes Turcs prêts à la Rébellion.

SITUATION FINANCIÈRE DEPLORABLE.

LES RÉSERVISTES REFUSENT DE PRENDRE LES ARMES.

Mécontentement dans l'Armée et la marine.

L'heure d'une action décisive approche.

Presse Associée.

Constantinople, 13 novembre.

LA note des représentants de la France, de la Grande Bretagne et de la Russie, le ministre des affaires étrangères de Turquie, Tewfik Pacha, a répondu aujourd'hui, pour les assurer, comme il l'a précédemment fait aux ambassadeurs d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie, que l'exposé des mesures que compte prendre le gouvernement turc pour mettre un terme aux désordres de l'Asie Mineure sera communiqué sans délai.

Une nouvelle complication semble devoir donner au Sultan d'autres excuses pour son inaction. On rapporte que le ministère Hall Rifat chancelle et qu'un nouveau cabinet peut être nommé d'un moment à l'autre.

Le bruit de la déposition possible d'Abdul Hamid court toujours, mais le rapport annonçant que le yatch impérial est sous vapeur près du palais, ce qui donnerait à penser que le sultan aurait l'intention de chercher le salut dans la fuite, est de pure invention.

Le yatch impérial est en réparation et ne naviguera pas de l'hiver.

La nouvelle publiée aux Etats-Unis établissant que des troubles ont éclaté à Angora et à Palu, et que mille Arméniens ont été tués, est également une grossière invention.

Mais de nouvelles émeutes sont annoncées de Malattah, où un certain nombre de personnes ont été massacrées, y compris quatre jésuites placés sous la protection de la France.

Il a été fait appel à l'ambassadeur, et M. Cambon prépare des représentations énergiques à la Porte.

Une escadre de cinq navires de guerre français est partie du Pirée pour Constantinople.

On annonce qu'une escadre italienne rejoindra dans quelques jours la flotte anglaise dans les eaux turques.

Des troubles sérieux ont éclaté à Césarée, près de Jérusalem, mais aucun détail n'est arrivé à Constantinople.

La panique règne à Moosh, par suite des mouvements des Kurdes. Tous ceux qui sont en mesure de le faire, quittent la ville et les environs.

On annonce que de nombreux habitants ont été tués et dévalisés au moment où ils s'enfuyaient. Tous les Kurdes du district sont armés. Les autorités prétendent que des troupes ont été envoyées dans ces parages.

En réponse à la demande de l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Alexander W. Terrell, au sujet de la sécurité des Américains, le commissaire Darnham a télégraphié de Harpet que tous les missionnaires sont vivants mais en extrême danger.

M. Terrell a aussitôt déclaré à Tewfik Pacha qu'il tiendra le gouvernement turc responsable de la vie des Américains.

Le ministre des affaires étrangères lui a donné l'assurance que tout ce qui est possible sera fait pour les protéger.

Comme M. Terrell a une grande influence au Palais, on peut estimer que Tewfik Pacha tiendra sa parole.

La situation est toujours grave à Zeitoun, où les Arméniens ont récemment capturé un bataillon de soldats turcs, avec leurs armes, leurs munitions et leurs approvisionnements, puis ont occupé les casernes, ainsi que tous les points stratégiques à l'intérieur et hors de la ville.

Les autorités s'efforcent de décider les Arméniens à déposer les armes, leur promettant de n'être molestés d'aucune façon s'ils consentent à regagner leurs habitations et à rendre les soldats qu'ils détiennent prisonniers.

Mais les Arméniens ont été si souvent dupes de promesses semblables, qu'il n'est pas probable qu'ils consentent à rendre les prisonniers et à abandonner les positions avantageuses qu'ils occupent.

Dans ce cas, une bataille désespérée peut s'engager d'ici peu, car des forces importantes de réguliers turcs et de réservistes avancent rapidement sur Zeitoun.

On sait que les prisonniers sont bien traités par les Arméniens, à la grande surprise des autorités de Constantinople qui s'attendaient à les voir massacrer.

Memduh Pacha, le ministre de l'intérieur, a envoyé aux fonctionnaires des provinces l'instruction de surveiller étroitement toutes les matières traversant les frontières de leurs districts, car des armes, des munitions et des livres séditieux ont été récemment répandus en diverses parties de l'empire.

Les autorités prétendent que quelques Arméniens arrêtés pour rébellion contre le sultan étaient en possession d'armes et de munitions de fabrication russe. Ce n'est pas extraordinaire, car on sait que depuis plus d'un an les Arméniens ont obtenu des armes des provinces russes.

Mais les Turcs exaltent de grossir le fait, d'après leur tactique d'opposition d'une Puissance contre l'autre.

La distribution de brochures révolutionnaires en Asie-Mineure continue en dépit de toutes les précautions prises par les gouverneurs, et pas un jour ne se passe sans l'affichage de placards incendiaires dans toutes les grandes villes.

Il est certain que l'esprit de révolte fait des progrès, même parmi les vieux Turcs ; quand aux jeunes Turcs, ils sont, dit-on, mûrs pour la rébellion.

Les plus grandes difficultés que rencontre la Porte sont l'exécution des mesures décidées en Asie Mineure. La situation financière est aussi mauvaise qu'elle puisse être, et il n'y a pas de possibilité de l'améliorer. Même si la Turquie pouvait faire un nouvel emprunt important, et c'est très douteux, l'argent serait, comme d'habitude, détourné de son but légitime, et, en peu de temps, la situation deviendrait aussi mauvaise qu'auparavant.

La situation est particulièrement aggravée par les progrès de la rébellion dans certaines provinces, principalement en Syrie où les Redifs, récemment appelés à l'armée, refusent obstinément de quitter leurs demeures.

Dans les cercles officiels de Constantinople, on prétend que les Redifs refusent de se rendre sous les drapeaux dans la crainte d'être attaqués par les Druses ; mais la véritable raison de leur désobéissance aux ordres est qu'ils sont presque certains de servir sans solde et de ne recevoir que des rations réduites.

Le gouvernement est indubitablement dans une très mauvaise position et, comme on l'a déjà donné à entendre, un changement de ministère est imminent.

L'armée a besoin d'argent pour la solde des troupes, les équipements et les approvisionnements ; la marine se trouve dans les mêmes conditions.

Et comme les soldes arriérées ne sont pas versées, un grand mécontentement règne, excepté parmi les troupes du palais.

Ces dernières sont bien nourries, bien payées et n'ont rien à faire, car c'est d'elles que dépend la sécurité d'Abdul Hamid qui, comme on sait, craint d'être assassiné à tout moment.

Dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant que l'armée et la marine soient mécontentes, et personne ne serait surpris de les voir se joindre aux révolutionnaires, si la rébellion attendue vient à éclater.

On pense maintenant que les Puissances n'agiront pas d'une façon décisive jusqu'à la réunion de toutes les escadres dans les eaux turques, à peu près vers le retour de Sir Philip Currie, ambassadeur d'Angleterre, appelé en consultation au sujet de l'attitude future de son gouvernement.

En attendant, l'état d'expectative est décidément fatiguant, et les ambassadeurs seront soulagés quand arrivera l'heure de l'action commune de l'Europe.

Chacun sait que ce moment approche ; il semble maintenant que ce n'est qu'une question de jours.

Nouveau Ministère Chilien.

Presse Associée.

New York, 13 novembre—Une dépêche spéciale de Valparaiso au *Herald* est ainsi conçue :

Des avis de Santiago annoncent que Senor Castellon a réussi à former un nouveau ministère.

Le gouvernement a décrété que l'armée permanente de la République comprendra neuf mille hommes.

La flotte sera composée de quatorze navires de guerre et de douze torpilleurs. Quatre mille hommes monteront les navires.

Les chemins de fer européens.

Presse Associée.

Washington, 13 novembre—Suivant l'agent commercial Moore, à Weimar, Allemagne, il a été construit en Europe, pendant l'année 1894, 4190 milles de chemins de fer : la Russie en ayant construit à elle seule 679 milles.

Pour les trains-express l'Angleterre est en tête avec une vitesse de 51,57 milles à l'heure. L'Allemagne est au deuxième rang avec 51,25 milles. L'Autriche est la dernière des grandes nations avec 41,75 milles.

Massacre des professeurs chrétiens d'Erzeroum et de Trébizonde.

Presse Associée.

Berlin, 13 novembre—Une dépêche de Constantinople à la *Gazette de Cologne* dit que trente professeurs arméniens [illegible] massacrés à Erzeroum et à Trébizonde.

NOUVELLES AMERICAINES.

SUR LE TERRAIN.

Warren McVeigh et Paul Wilkes vident leurs révolvers l'un sur l'autre.

Les deux adversaires blessés.

Presse Associée.

NEW-YORK, ce matin, le *Journal* dit que Warren Ratcliffe McVeigh et Paul Tupper Wilkes se sont battus, dans un duel au révolver, à courte distance, sur les Palisades de Fort Lee. Les témoins étaient Robert Ratcliffe Owens et Frank Butler.

Les deux adversaires ont été blessés.

Les quatre jeunes gens engagés dans cette affaire d'honneur sont bien connus à New-York, et trois jouissent d'une réputation qu'on peut presqu'appeler nationale.

M. McVeigh est un journaliste, auteur de nouvelles et membre éminent de la Société du Sud.

M. Wilkes est célèbre dans tout l'Ouest pour avoir tué George Shepard, un des chefs de la rébellion de Riel. Son second, Frank Butler, est le fils du défunt colonel Geo. Butler, conseil des Etats-Unis en Egypte sous la présidence de Grant, et de Rose Eytinge, l'actrice connue dans le monde entier.

M. Wilkes est un fils de l'ex juge William A. Wilkes, du Dakotah du Sud, et descend en ligne directe de John Wilkes.

Le *Journal* dit que les blessures reçues par les duellistes ne sont pas graves. Les révolvers vidés et non les blessures reçues ont mis fin au duel d'après les conventions.

Les principaux et les seconds, interviewés hier soir, ont tous admis l'existence des faits rapportés, mais ils ont refusé de divulguer les causes de la difficulté.

M. Owens s'est présenté hier soir aux bureaux du *Journal* et a demandé la suppression de l'article.

S'il est publié, a-t-il dit, je me verrai dans l'obligation de nier le duel.

Le Commerce de la Chine.

Avertissement aux négociants américains.

LES NOUVEAUX PORTS OUVERTS AU COMMERCE.

Presse Associée.

Washington, 13 novembre.—Dans un rapport où rien n'est négligé, M. Jernigan, consul général des Etats-Unis en Chine, recommande instamment aux négociants américains de se tenir prêts à profiter des splendides opportunités commerciales qui vont s'offrir au réveil prochain de la Chine.

Le consul démontre qu'actuellement la balance des affaires est contre les Américains en Chine et au Japon.

Dans la première de ces contrées, la diminution est de $19,000,000 l'année dernière, et de $16 000,000 dans la seconde, tandis que l'Angleterre, située à une bien plus grande distance, a des balances en sa faveur à peu près égales aux pertes des Américains.

M. Jernigan maintient que les Européens sont bien plus favorisés que leurs concurrents américains par l'aide accordée par les gouvernements aux lignes de navigation.

Chaque semaine, des navires anglais et allemands entrent dans le port de Shang Hai, où on ne voit aucun vaisseau américain.

Attendu que des moyens de communications meilleurs et à moins de frais développent le commerce, M. Jernigan déclare que l'ouverture du canal du Nicaragua sera d'un grand bénéfice au trafic des Etats Unis avec l'extrême Orient, et qu'avec une banque et un journal américains en Chine, la prospérité commerciale des Etats-Unis y serait grande.

M. Jernigan envoie également un rapport spécial sur les quatre nouveaux ports ouverts au commerce par la Chine : Chung King, dans le Szechuan ; Hangchow, dans le Che Kiang ; Foo Chow, dans le Kiangsu, et Sha Tse ou Sha Shi. Il annonce que ces villes sont toutes de grande importance, situées dans des contrées très riches et généralement accessibles par les voies navigables.

Une particularité sur laquelle le consul appelle l'attention est un genre de bateaux munis de roues mises en action par un moulin à marcher. Les passagers sont admis gratis, et c'est juste, car ils doivent continuellement marcher sur le moulin pour arriver à destination.

Arrivée du nouveau ministre d'Hawaii aux Etats-Unis.

Presse Associée.

San Francisco, 13 novembre.—Le Comptic, de la ligne de navigation occidentale et orientale, commandé par le capitaine Lindsay, est arrivé la nuit dernière à San Francisco, de l'Extrême-Orient et d'Hawaii.

Parmi les passagers de ce dernier pays se trouve A. T. Hatch, ancien ministre des affaires étrangères de la nouvelle République, récemment nommé ministre à Washington en remplacement de M. Thurston.

Le Comptic a touché aux ports que les fonctionnaires du service de quarantaine considèrent infectés, de sorte que le navire n'arrivera que très tard à son dock.

M. Hatch, comme les autres passagers, n'a pu quitter le navire ancré près du fort.

Charles Wilder, le consul d'Hawaii, s'est rendu à bord pour rendre visite à son chef. Ils ont tenu une longue conversation, et le consul est demeuré toute la nuit sur le Comptic.

Le nouveau ministre n'apporte pas beaucoup de nouvelles. Le pardon a été accordé à